



LÀ OÙ
CHANTENT
LES
ÉCREVISSSES

DELIA OWENS

ROMAN

**Une héroïne inoubliable
qui a déjà conquis
4 millions de lecteurs**

SEUIL

LÀ OÙ CHANTENT
LES ÉCREVISSES

DELIA OWENS

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSSES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville

Ouvrage traduit avec le concours du CNL

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Where the Crawdads Sing*

Éditeur original : Putnam

This edition published by arrangement with G. P. Putnam's Sons,
an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House LLC.

© Delia Owens, 2018.

ISBN : 978-2-021-41286-4

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Amanda, Margaret et Barbara

*Salut à vous,
Si je ne vous avais pas vues
Je ne vous aurais pas connues.
Je vous ai vues
Vous ai connues
Vous ai aimées
À tout jamais.*



PREMIÈRE PARTIE

Le marais

Prologue

1969

Un marais n'est pas un marécage. Le marais, c'est un espace de lumière, où l'herbe pousse dans l'eau, et l'eau se déverse dans le ciel. Des ruisseaux paresseux charrient le disque du soleil jusqu'à la mer, et des échassiers s'en envolent avec une grâce inattendue – comme s'ils n'étaient pas faits pour rejoindre les airs – dans le vacarme d'un millier d'oies des neiges.

Puis, à l'intérieur du marais, çà et là, de vrais marécages se forment dans les tourbières peu profondes, enfouis dans la chaleur moite des forêts. Parce qu'elle a absorbé toute la lumière dans sa gorge fangeuse, l'eau des marécages est sombre et stagnante. Même l'activité des vers de terre paraît moins nocturne dans ces lieux reculés. On entend quelques bruits, bien sûr, mais comparé au marais, le marécage est silencieux parce que c'est au cœur des cellules que se produit le travail de désagrégation. La vie se décompose, elle se putréfie, et elle redevient humus : une saisissante tourbière de mort qui engendre la vie.

Le matin du 30 octobre 1969, le corps de Chase Andrews fut retrouvé dans le marécage, qui, sans surprise, l'aurait englouti

en silence. Le faisant disparaître à tout jamais. Un marécage n'ignore rien de la mort, et ne la considère pas nécessairement comme une tragédie, en tout cas, pas comme un péché. Mais ce matin-là, deux garçons de la petite ville pédalèrent jusqu'à la vieille tour de guet et, en arrivant au troisième palier, repèrent en contrebas son blouson en jean.

1. Ma

1952

Le jour brûlait par ce matin d'août et le souffle humide du marais suspendait des voiles de brouillard aux branches des chênes et des pins. Les bosquets de palmiers nains étaient inhabituellement silencieux mis à part le lent battement des ailes du héron qui s'envolait de la lagune. Kya, alors âgée de six ans, entendit claquer la porte à moustiquaire. Juchée sur un tabouret, elle cessa de récurer les restes de gruau de maïs collés à la marmite et la plongea dans l'eau savonneuse déjà sale de la cuvette. Aucun son à présent, rien que sa respiration. Qui venait de quitter la cabane ? Pas Ma. Elle ne laissait jamais la porte claquer.

Mais quand Kya se précipita dans la véranda, elle aperçut sa mère, vêtue d'une longue jupe brune dont les plis d'aisance lui caressaient les chevilles, qui descendait le chemin sablonneux sur ses hauts talons, des chaussures à bout carré en similicuir d'alligator. Celles qu'elle portait pour sortir. Kya aurait voulu crier, mais elle savait qu'il ne fallait pas réveiller Pa : elle ouvrit la porte et se posta en haut des marches en brique et en bois du perron. De là, elle vit que Ma portait sa grande

valise de voyage bleue. D'ordinaire, avec la confiance d'un chiot, Kya savait que sa mère reviendrait bientôt, les bras chargés de viande emballée dans du papier marron huileux ou d'un poulet entier dont la tête se balançait au bout de son cou. Mais jamais Ma n'avait aux pieds ses chaussures en alligator, ni ne portait une valise.

Ma se retournait toujours à l'endroit où le chemin rejoignait la route, le bras levé bien haut, agitant sa main blanche, avant de s'avancer sur la piste qui traversait les forêts des marais et les lagunes envahies de roseaux pour gagner la petite ville quand la marée le permettait. Mais ce jour-là, elle poursuivit sans s'arrêter, d'un pas mal assuré entre les ornières. Sa haute silhouette émergeait par instants dans les trouées des bois jusqu'à ce que seules quelques images fugitives de son foulard blanc apparaissent entre les feuilles. Kya s'élança jusqu'à l'endroit d'où elle savait qu'elle pourrait voir toute la route ; de là, elle en était sûre, Ma lui ferait un signe, mais elle n'y arriva que pour entrevoir l'éclair bleu de la valise – une couleur qui s'accordait si mal à la forêt alentour – juste avant qu'il disparaisse. Elle sentit un poids sur sa poitrine, aussi lourd que des mottes de boue noire, et elle revint s'asseoir sur les marches.

Kya était la benjamine. Ses quatre frères et sœurs étaient tous beaucoup plus grands qu'elle, même si plus tard elle devait oublier leurs âges respectifs. Ils vivaient avec Ma et Pa, serrés comme des lapins au fond de leurs clapiers, dans la cabane en bois brut, dont la véranda bardée de moustiquaires fixait les bois alentour comme un gros œil rond.

Jodie, le frère qui précédait immédiatement Kya mais avait néanmoins sept ans de plus, sortit de la maison pour se planter derrière elle. Il avait les mêmes yeux sombres et les mêmes cheveux noirs que sa petite sœur. Il lui avait appris des

chants d'oiseaux, le nom des étoiles, et comment manœuvrer la barque entre les hautes herbes.

« Elle reviendra, dit-il.

– Pas sûr. Elle avait ses chaussures en alligator.

– Une mère, ça abandonne pas ses enfants. C'est pas dans leur nature.

– Tu m'as dit que tu avais vu une renarde abandonner ses petits.

– Oui, celle-là, elle avait les pattes en capilotade. Elle aurait crevé de faim si elle avait continué à essayer de nourrir ses petits en plus. Le mieux, c'était de les laisser se débrouiller, se soigner, et après, en avoir d'autres quand elle aurait la force de s'en occuper. Ma, elle, elle meurt pas de faim, elle reviendra. »

Jodie en était beaucoup moins certain qu'il l'affirmait, il voulait avant tout rassurer sa sœur.

La gorge nouée, elle murmura : « Mais Ma, elle a pris sa grosse valise bleue comme si qu'elle voulait partir loin. »

La cabane était en retrait de la ligne des palmiers nains qui constellaient les bancs de sable jusqu'à un chapelet de lagunes vertes et, dans le lointain, jusqu'au marais. Des kilomètres d'herbes coupantes si résistantes qu'elles poussaient même dans l'eau salée, interrompus seulement par des arbres si courbés qu'ils semblaient porter la trace du vent. Des bois de chênes encerclaient les autres façades de la cabane et abritaient la lagune la plus proche, dont la surface grouillait de vie. Chargée de sel, la brise venue de la mer amenait le chant des mouettes et des goélands en se faufilant à travers les arbres.

L'organisation du cadastre n'avait guère changé depuis le XVI^e siècle. Les terrains éparpillés dans le marais n'avaient aucune limite légale, ils n'étaient signalés que par des éléments

naturels – ici un ruisseau, là un chêne mort – choisis par des renégats de tout poil. Il ne viendrait à l'idée de personne de bâtir une hutte en branches de palmier à moins qu'on ne cherche à échapper aux poursuites ou qu'on ne soit au bout de sa propre route.

Le marais était bordé par un rivage déchiqueté, que les explorateurs d'antan avaient baptisé le « Cimetière de l'Atlantique », à cause de ses courants dangereux, de la furie de ses vents et des bancs de sable qui faisaient couler les bateaux comme des chapeaux en papier tout au long de la côte de Caroline du Nord. Dans son journal de bord, un marin avait écrit : « Avons caboté le long du rivage... mais trouvé aucune entrée visible... Une violente tempête nous a rattrapés... nous forçant à regagner le large, pour nous mettre en sécurité et protéger le bateau, mais avons été entraînés par un courant puissant... »

Cette terre n'étant que tourbières et marécages, nous sommes retournés vers le navire. Tous pris par un désarroi pareil à celui qui ne manquera pas de s'emparer de tout homme qui viendra jamais s'installer sur ces terres. »

Ceux qui étaient partis à la recherche de terres hospitalières poursuivirent leur périple, et cet ignoble marais devint un véritable repaire pour tout un ramassis de marins mutinés, de renégats, de débiteurs, et autres fuyards tentant d'échapper aux guerres, à l'impôt, ou à des lois qu'ils jugeaient iniques. Ceux qui ne moururent pas de malaria et que le marais n'engloutit pas engendrèrent une tribu d'hommes des bois de plusieurs races et de cultures variées, chacun capable d'abattre à lui seul une petite forêt à la hachette ou de pister le gibier sur plusieurs lieues. Pareils aux rats d'eau, ils avaient chacun son territoire, mais devaient néanmoins trouver leur place dans les limites de la forêt sous peine de disparaître un jour noyés

dans le marécage. Deux cents ans plus tard, ils furent rejoints par des esclaves en fuite, qui se réfugiaient dans les marais et qu'on appelait des « nègres marrons », et d'autres, émancipés, sans ressources et aux abois, qui n'avaient d'autre solution que de s'éparpiller dans ces tourbières.

C'était sans doute une région ingrate, mais pas un pouce n'en était stérile. Des strates de vie – crabes-fantômes tarabiscotés, écrevisses claudiquant dans la boue, gibier d'eau, poissons, crevettes, huîtres, cerfs replets et oies dodues – se pressaient sur la terre et dans l'eau. Ceux qui ne rechignaient pas à fouiller la boue pour se nourrir ne risquaient pas de mourir de faim.

On était maintenant en 1952, et certaines parcelles avaient été occupées par une série d'individus non répertoriés et sans rapport les uns avec les autres pendant plus de quatre siècles. Pour la plupart, depuis avant la guerre de Sécession. D'autres s'étaient installés sur ces terres plus récemment, en particulier après les deux guerres mondiales, quand les hommes étaient revenus ruinés et détruits. Le marais ne les assignait pas à résidence mais il les définissait, et comme tout sol sacré, il gardait jalousement leurs secrets. Nul ne se souciait de les voir occuper ces terres parce que personne d'autre n'en voulait. Après tout, ce n'était rien que des marigots inféconds.

Tout comme ils produisaient leur propre whisky de contrebande, les habitants des marais manufacturaient leurs propres lois – rien à voir avec celles que l'on grave dans la pierre ou consigne dans des documents officiels : des lois plus profondes, incrustées dans leurs gènes. Anciennes et naturelles, comme celles qui régissent le monde des faucons et des colombes. Quand il est acculé, désespéré ou isolé, l'homme se replie sur son instinct de survie. Exécutives et justes. Pareilles à des atouts aux jeux de cartes, ces lois se transmettent plus

fréquemment d'une génération à la suivante que d'autres. Plus clémentes. Elles ne relèvent pas de la moralité mais d'un simple calcul. Les colombes entre elles se battent aussi souvent que les faucons.

Ma ne revint pas ce jour-là. Personne n'en dit un mot. Pa moins que tout autre. Empestant le poisson et l'alcool de son alambic, il referma bruyamment le couvercle des marmites vides. « Qu'est-ce qu'on mange ? »

Les yeux baissés, frères et sœurs haussèrent les épaules. Pa lâcha un chapelet de jurons puis reprit le chemin des bois en traînant la jambe. Il y avait déjà eu des disputes. Ma était même partie une fois ou deux, mais elle revenait toujours, prenant dans ses bras ceux qui réclamaient ses câlins.

Les deux grandes sœurs préparèrent un plat de haricots rouges et de pain de maïs, mais personne ne prit place à table comme ils l'auraient fait si Ma avait été là. Ils se servirent les haricots à même la casserole, émietèrent le pain de maïs dans leur assiette, et se retirèrent pour manger sur les matelas posés à même le plancher ou sur le vieux canapé défraîchi.

Kya ne pouvait rien avaler. Elle s'assit sur une marche du perron, les yeux rivés sur le chemin. Grande pour son âge, maigre comme un coucou, elle avait la peau brunie par le soleil et les cheveux raides, aussi épais et noirs que des ailes de corbeau.

La nuit tombante mit fin à son guet. Le coassement des grenouilles couvrirait tout bruit de pas ; mais elle resta malgré tout étendue sur son matelas dans la véranda, l'oreille dressée. Ce matin encore, la bonne odeur des rillons de porc qui rissolaient dans le poêlon en fonte et celle des biscuits qui doraient dans le four à bois l'avaient réveillée. Enfilant en hâte sa salopette, elle s'était précipitée dans la cuisine

pour mettre le couvert, avait ôté les vers de farine du gruau. Au petit matin, le plus souvent, avec un grand sourire, Ma la serrait dans ses bras : « Bonjour, ma petite princesse ! » Et ensemble, elles s'attelaient aux tâches ménagères, en un joyeux ballet. Parfois Ma fredonnait des chansons folk ou récitaient des comptines. « Il était cinq petits cochons... » Ou bien elle entraînait Kya dans un jitterbug endiablé, leurs pieds martelant frénétiquement le plancher en contreplaqué jusqu'à ce que le transistor à piles arrive en bout de course, et que la musique venue de ses entrailles semble s'échapper du fond d'un tonneau. D'autres matins, Ma lui tenait des propos de grands que Kya ne saisissait pas, mais la fillette se disait qu'il fallait bien que les mots de Ma sortent de sa bouche, alors elle les laissait glisser sous sa peau tout en chargeant la cuisinière à bois. Elle hochait la tête et faisait mine de comprendre.

Ensuite, c'était ce moment de bousculade où il fallait réveiller et nourrir tout le monde. Pa n'était pas là. Avec lui, il n'y avait que deux possibilités : soit le silence, soit les cris. Alors, c'était aussi bien qu'il reste au lit ou ne rentre pas du tout.

Mais ce matin-là, Ma ne disait rien, son sourire avait disparu, elle avait les yeux rouges. Elle s'était noué un foulard blanc sur la tête, un peu comme un pirate ; il lui descendait bas sur le front, mais on apercevait le bord violet et jaune d'une grosse bosse qui dépassait. Après le petit-déjeuner, sans même faire la vaisselle, Ma avait fourré quelques affaires personnelles dans la grande valise de voyage et elle était partie vers la route.

Le lendemain matin, Kya reprit son poste sur le perron, ses yeux noirs fixant le chemin comme un tunnel qui attend le passage d'un train. Le marais était enveloppé d'un brouillard

qui tombait si bas que sa traîne descendait majestueusement jusqu'à la boue. Pieds nus, Kya pianotait nerveusement avec ses orteils, et jetait sur des fourmilions des brins d'herbe qu'elle avait soigneusement torsadés, mais une fillette de six ans ne peut pas tenir longtemps en place, et elle partit caracolier dans la boue découverte par la marée, ses orteils s'y enfonçant avec des bruits de succion. Accroupie à la limite de l'eau claire, elle observa les petits poissons qui bondissaient entre les flaques de lumière et d'ombre.

Elle entendit soudain Jodie l'appeler à grands cris de l'autre côté des arbres. Elle releva les yeux. Peut-être apportait-il des nouvelles. Mais tandis qu'il se frayait un chemin entre les palmes piquantes, elle comprit, à la façon faussement désinvolte qu'il avait de marcher, que Ma n'était pas rentrée.

« Tu veux jouer aux explorateurs ? demanda-t-il.

– T'as dit que t'étais trop grand pour jouer à ça.

– C'était pour rire. On n'est jamais trop grand. On fait la course ? »

Ils s'élançèrent dans le marécage, puis à travers les bois jusqu'à la plage. Elle couina quand il la rattrapa et rit aux éclats jusqu'à ce qu'ils atteignent le grand chêne qui leur tendait les bras au-dessus du sable. Jodie et leur grand frère, Murph, avaient cloué des planches entre les branches, pour s'en faire un poste d'observation et une espèce de fort. Désormais, le sol menaçait de s'effondrer, et les planches ne tenaient plus que par quelques clous rouillés.

D'ordinaire, quand les autres acceptaient qu'elle joue avec eux, elle devait être l'esclave qui apportait à ses frères des biscuits encore tièdes qu'elle allait voler dans la poêle de Ma.

Mais ce jour-là, Jodie déclara : « Tu peux être le capitaine. »

Kya brandit son bras droit pour donner le signal de l'attaque : « Sus aux Espagnols ! » Ils cassèrent des rameaux pour s'en

faire des épées et se laissèrent tomber dans les ronces en pourchassant l'ennemi à grands cris.

Puis, l'illusion du jeu n'ayant qu'un temps, elle alla s'asseoir sur un tronc moussu. Il la rejoignit en silence. Il aurait voulu dire quelque chose pour lui éviter de penser à Ma, mais aucun mot ne lui venait, et ils restèrent sans parler à observer les ombres sautillantes des puces d'eau.

Plus tard, Kya s'installa de nouveau sur le perron et attendit longtemps, mais, alors qu'elle gardait les yeux rivés sur le bout du chemin, aucune larme ne lui échappa. Son visage restait imperturbable, les lèvres serrées et le regard attentif. Ce jour-là non plus cependant, Ma ne revint pas.

2.

Jodie

1952

Après le départ de Ma, durant les semaines qui suivirent, le frère aîné de Kya et leurs deux sœurs s'enfuirent aussi, comme pour l'imiter. Ils avaient supporté les accès de colère de Pa. Le visage rouge de rage, il commençait par vociférer, puis se mettait à distribuer coups de poing et volées de revers, et bientôt, un par un, ils décidèrent de prendre le large. Ils étaient presque adultes de toute façon. Plus tard, quand elle eut oublié jusqu'à leur âge, elle ne parvint plus à se rappeler leurs vrais prénoms, sachant seulement qu'on les surnommait Missy, Murph et Mandy. Sur son matelas dans la véranda, Kya trouva un petit tas de chaussettes laissées par ses sœurs.

Le matin du jour où il ne resta plus que Jodie, Kya fut tirée de son sommeil par un bruit de plats qui s'entrechoquaient et l'odeur de graisse crépitante du petit-déjeuner. Elle se précipita vers la cuisine, pensant que Ma était revenue, et qu'elle faisait frire des beignets ou des crêpes de maïs. Mais ce n'était que Jodie aux fourneaux qui touillait un gruau. Elle sourit pour cacher sa déconvenue, et il lui donna une tape affectueuse sur la tête pour lui recommander le silence. S'ils ne réveillaient

pas leur père, ils déjeuneraient tous les deux tranquilles. Jodie ne savait pas confectionner les biscuits, et il n'y avait pas de lard, alors il avait fait rissoler des beignets de gruau avec des œufs brouillés dans du saindoux ; ils se mirent à table en échangeant sans un mot regards complices et sourires.

Ils se hâtèrent de laver leurs assiettes puis de passer la porte pour filer vers le marais, Jodie marchant devant. Mais à ce moment précis, Pa se mit à crier et les rattrapa de son pas chancelant. Il était invraisemblablement décharné, et son corps semblait flotter par défaut d'équilibre. Les dents aussi jaunes que les crocs d'un vieux chien.

Kya leva les yeux vers Jodie. « On peut partir en courant. Et filer jusqu'à notre cachette dans les bois.

– T'inquiète pas. Tout ira bien, tu vas voir. »

Plus tard, juste avant le coucher du soleil, Jodie trouva Kya sur la plage qui regardait la mer. Il s'approcha, mais elle ne se retourna pas, gardant les yeux fixés sur les vagues qui déferlaient. Rien qu'à la façon dont il parlait, elle devina que Pa l'avait frappé au visage.

« Il faut que je m'en aille, Kya. Je peux plus vivre là. »

Elle eut envie de lui faire face, mais y renonça. Elle aurait voulu le supplier de ne pas la laisser seule avec Pa, mais les mots s'entrechoquaient dans sa tête.

« Quand tu seras plus grande, tu comprendras. » Kya voulait crier qu'elle était sans doute petite, mais qu'elle n'était pas idiote. Elle savait très bien que c'était pour fuir Pa qu'ils s'en allaient tous. Elle se demandait seulement pourquoi aucun d'eux n'avait songé à l'emmener. Elle aussi avait pensé à partir, mais elle n'avait nulle part où aller, et pas de quoi payer le car.

« Kya, ouvre l'œil et le bon. Si quelqu'un s'approche, tu rentres pas dans la maison. Ils pourraient t'attraper. Enfonce-toi

dans le marais, cache-toi dans les buissons. Efface les traces de tes pas. Je t'ai montré comment il faut faire. Tu peux aussi te débrouiller pour que Pa te trouve pas. »

Voyant qu'elle ne répondait pas, il lui dit au revoir et traversa la plage en direction des bois. Juste avant qu'il disparaisse derrière les arbres, elle se retourna enfin et le regarda s'éloigner.

« Et ce cinquième petit cochon, il est resté à la maison », récita-t-elle à l'adresse des vagues.

S'arrachant à son immobilité, elle se précipita vers la cabane. Elle cria son nom dans le couloir, mais les affaires de Jodie s'étaient déjà volatilisées ; sur le plancher, plus de draps sur son lit.

Elle se laissa tomber sur le matelas, et regarda les dernières lueurs du jour glisser le long du mur. La lumière s'attarda comme toujours après le coucher du soleil, formant des flaques dans la chambre, si bien que durant quelques instants la masse des lits et les piles de vieux vêtements parurent plus nettes et de couleurs plus vives que les arbres au-dehors.

Une faim pressante la surprit – quelle sensation terre à terre ! Elle se dirigea vers la cuisine mais s'arrêta sur le seuil. Toute sa vie, la bonne odeur du pain au four, des haricots beurre qui bouillaient, ou des marmites de poisson qui mijotaient avait réchauffé la pièce. Aujourd'hui, elle était sombre, silencieuse et sentait le renfermé. « Qui va faire la cuisine maintenant ? » s'interrogea-t-elle à haute voix. Aurait pu demander aussi : *Qui va danser maintenant ?*

Elle alluma une bougie et tisonna les cendres encore chaudes dans la cuisinière avant d'y jeter du petit bois. Puis elle actionna le soufflet jusqu'à ce que le feu prenne, et ajouta une bûche. Le réfrigérateur servait de garde-manger parce qu'il n'y avait pas l'électricité dans la cabane. Pour lutter

contre l'humidité, on maintenait la porte ouverte à l'aide d'une tapette à mouches. Tout de même, de sombres traces de moisissure verdâtres envahissaient chaque fissure.

Elle sortit des restes du garde-manger et se dit : *Je vais plonger les boulettes de gruau dans le saindoux et les faire réchauffer.* Elle s'exécuta et mangea à même la casserole, en guettant le retour de Pa par la fenêtre. Mais il n'apparut pas.

Quand la lumière du croissant de lune atteignit enfin la cabane, elle regagna son lit dans la véranda – un matelas plein de bosses posé à même le sol, mais avec de vrais draps à petites roses bleues que Ma avait dénichés dans une brocante –, seule cette nuit pour la première fois de sa vie.

Au début, toutes les quelques minutes, elle se redressait et jetait un coup d'œil à travers la moustiquaire. Elle guettait les bruits de pas en provenance de la forêt. Elle connaissait la silhouette de chacun des arbres, et pourtant, certains semblaient soudain jaillir de l'obscurité et se déplacer au gré des rayons de lune. Durant un certain temps, son corps se raidit tellement qu'elle ne pouvait plus déglutir, mais au bon moment, le chant familier des rainettes et des sauterelles emplit le silence. Plus rassurant que la comptine des trois souris aveugles et du couteau à découper. La nuit exhalait un parfum suave, le souffle palpable des grenouilles et des salamandres qui avaient réussi à survivre à la fournaise du jour. Le marais sembla se pelotonner contre elle quand une brume basse l'enveloppa et elle s'endormit.

Pa ne rentra pas avant trois jours, et Kya se fit bouillir les fanes des navets ramassés dans le potager de Ma matin, midi et soir. Elle alla aussi chercher des œufs dans le poulailler mais le trouva vide. Ni poules ni œufs nulle part.

« Saletés de bestioles ! Vous êtes rien que des saletés de bestioles ! » Elle avait pensé plusieurs fois à s'occuper des

poules depuis que Ma était partie, mais l'idée lui était sortie de la tête. Et maintenant, tel un troupeau bigarré, elles s'étaient enfuies vers les bois, et elle les entendait caqueter sur les branches dans le lointain. Elle allait devoir éparpiller du maïs dans l'espoir de les faire rester dans les parages.

Le soir du quatrième jour, Pa pointa le bout de son nez, une bouteille à la main, et il s'affala sur son lit.

Il entra en braillant dans la cuisine le lendemain matin :
« Où qu'ils sont tous passés ?

– J'en sais rien, répondit-elle sans le regarder.

– T'as pas plus de cervelle qu'un bâtard, et tu es aussi utile que les tétons d'un sanglier mâle. »

Kya se glissa sans bruit par la porte de la véranda, mais en arpentant la plage à la recherche de moules, elle sentit une odeur de brûlé, et leva les yeux pour voir un panache de fumée qui s'élevait de la cabane. À toutes jambes, elle se précipita et découvrit un feu de joie sur leur terrain. Pa était en train de jeter dans les flammes les tableaux, les robes et les livres de Ma.

« Non ! » s'écria Kya. Il ne lui accorda pas la moindre attention mais précipita le vieux transistor dans le brasier. Elle sentit son visage et ses bras la brûler quand elle tendit les mains vers les tableaux, et la chaleur intense la fit reculer.

Elle se hâta vers la cabane pour empêcher Pa d'aller chercher d'autres objets, et affronta son regard, les yeux dans les yeux. Il leva la main sur elle, mais elle tint bon. Soudain, il se retourna et partit en claudiquant retrouver son bateau.

Kya demeura prostrée sur le sol de la véranda, observant les aquarelles du marais peintes par Ma se réduire en cendres. Elle y resta jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à ce que tous les boutons des vêtements brûlés brillent comme des perles d'ambre, et que le souvenir des jitterbugs endiablés qu'elles avaient dansés ensemble se fonde dans les flammes.

Au cours des jours suivants, Kya tira la leçon des erreurs des autres, et aussi de l'observation des petits poissons, pour essayer de supporter la vie avec lui. Il fallait s'écarter de son chemin, ne pas le laisser la voir, bondir des flaques de lumière aux zones d'ombre. Elle se levait et quittait la maison avant son lever, vivait dans les bois et les marécages, puis rentrait sur la pointe des pieds pour regagner son lit dans la véranda aussi près des marais qu'elle le pouvait.

Pa s'était battu contre les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, c'était là qu'il avait pris des éclats d'obus dans son fémur gauche, irrémédiablement détruit, ce qui constituait leur ultime fierté. Ses chèques de pension d'invalidité, leur unique source de revenus. Une semaine après le départ de Jodie, le réfrigérateur était vide et il ne restait presque plus de navets. Quand Kya entra dans la cuisine ce lundi matin, Pa désigna un billet d'un dollar tout froissé et quelques pièces éparses sur la table.

« T'as de quoi t'acheter à manger pour la semaine. Les cadeaux, ça existe pas. Tout a son prix, et si tu veux du fric, il va falloir tenir cette maison, ramasser du bois et faire la lessive. »

Pour la première fois, Kya prit seule le chemin de Barkley Cove pour faire les courses – *ce petit cochon est allé au marché*. Elle pataugea dans le sable profond et la boue noire pendant près de sept kilomètres jusqu'à apercevoir le miroitement de la baie, et les maisons tout près du rivage.

Des terres marécageuses entouraient la petite ville, mêlant leur brouillard salé à celui de l'océan, qui enflait à marée haute de l'autre côté de la rue principale. Ensemble les marais et la mer séparaient les habitations du reste du monde, la seule liaison étant la grande route à deux voies qui traversait la

bourgade cahin-caha, avec son asphalte craquelé et ses multiples ornières.

Il n'y avait que deux rues. La principale, Main Street, longeait le front de mer et s'y trouvait une rangée de boutiques, l'épicerie Piggly Wiggly à un bout, le concessionnaire Western Auto à l'autre, un petit restaurant au milieu. Égrenés entre ces commerces, le bazar Kress, une boutique de vêtements Penny's (vente sur catalogue uniquement), la boulangerie Parker, et un magasin de chaussures Buster Brown. À côté de l'épicerie, la brasserie Dog-Gone, qui proposait des hotdogs grillés, du chili con carne et des crevettes frites, servis dans des barquettes en papier. Les femmes et les enfants n'y entraient jamais parce que ce n'était pas un endroit convenable, mais un guichet avait été aménagé dans le mur pour qu'ils puissent commander des hotdogs et des boissons gazeuses depuis l'extérieur. Les gens de couleur ne pouvaient ni franchir la porte ni utiliser ce guichet.

L'autre rue, Broad Street, s'enfonçait de la vétuste grand-route à Main Street, où elle se terminait. Si bien qu'à l'unique carrefour se croisaient Main Street, Broad Street et l'océan Atlantique. Les boutiques et les magasins ne se touchaient pas comme dans la plupart des agglomérations, mais étaient séparés par des parcelles de terrains vagues, hérissées de palmiers nains et d'avoine de mer comme si le marais avait entamé une incursion. Pendant plus de deux siècles, les vents âpres et chargés de sel avaient attaqué les bardeaux en cèdre des façades jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur de rouille, et les cadres des fenêtres, peints en bleu ou en blanc pour la plupart, s'étaient écaillés et fendillés. Dans l'ensemble, la petite ville, lasse de lutter contre les éléments, semblait s'affaïsser lentement.

Le quai, envahi de cordages élimés et de vieux pélicans, s'avancait dans la petite baie, dont les eaux, quand la mer

était calme, reflétaient la coque rouge ou jaune des crevettiers. Des chemins de terre, bordés de bicoques en bois de cèdre, s'enfonçaient à travers les arbres, contournaient les lagunes, et longeaient l'océan de part et d'autre des boutiques. Barkley Cove était littéralement un trou perdu, ses différentes composantes éparpillées çà et là parmi les estuaires et les roseaux, semblable à un nid d'aigrettes ballotté par le vent.

Pieds nus et vêtue d'une salopette trop courte, Kya s'arrêta à l'endroit où le chemin des marais croisait la route. Se mordillant la lèvre, elle avait envie de faire demi-tour. Elle ignorait complètement comment s'adresser à des inconnus, ou comment compter l'argent à l'épicerie. Mais poussée par la faim, elle s'engagea dans Main Street, et continua d'avancer, tête baissée, en direction du Piggly Wiggly sur un trottoir délabré, qui émergeait de temps à autre entre les touffes d'herbe. En approchant du bazar, elle entendit un vacarme derrière elle, et bondit de côté au moment où trois garçons, plus âgés qu'elle de quelques années, la dépassaient en trombe sur leurs bicyclettes. Celui qui roulait en tête se retourna vers elle en riant de l'avoir presque écrasée et faillit percuter une cliente qui sortait de l'épicerie.

« CHASE ANDREWS, reviens ici tout de suite, et vous autres aussi ! » Ils continuèrent à pédaler durant quelques mètres, puis, y réfléchissant à deux fois, revinrent vers la dame, Mlle Pansy Price, vendeuse de tissus et articles de mercerie. Sa famille possédait autrefois la plus grande ferme en bordure du marais, et bien qu'ils aient été contraints de la vendre longtemps auparavant, elle continuait à se comporter comme une propriétaire terrienne distinguée. Ce qui n'allait pas sans effort quand on loge dans un minuscule appartement au-dessus d'un restaurant. Mlle Pansy portait invariablement des turbans de soie, et ce matin, son couvre-chef était rose,

et contrastait avec son rouge à lèvres et son fard à joues, tous deux écarlates.

Elle gronda les garçons. « J'ai bien envie d'aller me plaindre à vos mères. Ou mieux encore, à vos pères. Rouler à une vitesse pareille sur le trottoir... Vous avez failli me renverser. Qu'as-tu à dire pour ta défense, Chase ? »

Il avait la bicyclette la plus rutilante – selle rouge et guidon chromé en position haute. « On est désolés, mademoiselle Pansy, on vous a pas vue à cause de cette fille qui vous cachait. » Chase, le teint hâlé, les cheveux noirs, désignait Kya, qui avait reculé de quelques pas et s'était réfugiée derrière un buisson de myrtes.

« Oublie-la. Tu ne peux pas faire porter le chapeau de tes péchés à quelqu'un d'autre, même à la racaille des marais. Maintenant, les garçons, il va falloir faire une bonne action pour compenser. Je vois là-bas Mlle Arial avec ses sacs de commissions, allez donc l'aider à les porter jusqu'à sa camionnette. Et rentrez vos chemises dans vos pantalons !

– Oui, m'dame », dirent les gamins en se précipitant vers Mlle Arial, qui avait été leur institutrice au cours élémentaire.

Kya savait que les parents du garçon aux cheveux noirs possédaient la concession Western Auto, la raison pour laquelle il roulait sur le plus moderne des vélos. Elle l'avait déjà vu décharger de gros cartons du camion ou les hisser sur le plateau, mais elle ne lui avait jamais parlé, pas plus qu'aux deux autres.

Elle attendit quelques minutes, puis, baissant à nouveau la tête, reprit le chemin de l'épicerie. À l'intérieur du Piggly Wiggly, Kya examina un assortiment de gruaux de maïs et choisit une mouture de gros grains jaunes, parce qu'une étiquette annonçait que c'était « l'affaire de la semaine ». Comme Ma le lui avait appris. Elle attendit impatiemment dans le rayon

qu'il n'y ait plus aucun client prêt à payer, puis s'avança pour affronter la caissière, Mme Singletary, qui lui demanda : « Où est donc passée ta maman ? » Elle avait les cheveux courts et bouclés, teints en violet, de la couleur d'un iris au soleil.

« Elle fait le ménage, madame.

– Dis-moi, tu as de l'argent pour ce gruau ou pas ?

– Oui, madame. » Incapable de compter sa monnaie, elle posa le billet d'un dollar sur le comptoir.

Mme Singletary se demanda si cette enfant savait faire la différence entre les pièces, et en posant la monnaie dans la paume ouverte de Kya, elle compta lentement à haute voix. « Vingt-cinq, cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, et trois cents. Parce que ce gruau coûte douze cents. »

Kya sentit son estomac se soulever. Était-elle censée rendre quelque chose ? Elle fixa le casse-tête des pièces posées au creux de sa main.

Mme Singletary parut s'adoucir. « C'est bon maintenant. Tu peux y aller. »

Kya se précipita hors de la boutique et marcha aussi vite qu'elle put pour reprendre le chemin du marais. Un nombre incalculable de fois, Ma lui avait répété : « Ne cours jamais dans la rue, sinon les gens vont penser que tu as volé quelque chose. » Mais à peine eut-elle regagné le sentier sablonneux qu'elle courut sur presque un kilomètre. Et ralentit, mais à peine, pour parcourir le reste.

De retour à la maison, pensant qu'elle savait préparer le gruau, elle jeta les boules de farine dans l'eau bouillante comme elle avait vu Ma le faire, mais elles s'agglutinèrent pour former une grosse masse qui coula au fond de la casserole. La base eut tôt fait de brûler et l'intérieur resta cru ; le tout si caoutchouteux qu'elle ne put en manger que quelques

bouchées, et dut repartir dans le potager où elle dénicha quelques fanes de navets oubliées entre les buissons de verges d'or. Elle les fit ensuite bouillir et les dévora, léchant la casserole jusqu'à la dernière goutte de jus.

En quelques jours, elle apprit à préparer le gruau, même si, bien qu'elle s'applique à touiller le mélange, il gardait une tendance à s'agglutiner. La semaine suivante, elle acheta des morceaux d'échine de porc – nouvelle promotion marquée par une étiquette rouge – et les fit bouillir avec le maïs et des feuilles de chou vert dans une sorte de bouillie qu'elle jugea délicieuse.

Kya avait souvent fait la lessive avec Ma, et savait comment frotter les vêtements sur une planche à laver sous le robinet du jardin avec du savon à la soude caustique. Mouillées, les salopettes de Pa étaient si lourdes qu'elle avait les mains trop petites pour les essorer et elle ne parvenait pas à atteindre la corde à linge, si bien qu'elle les accrochait aux branches des palmiers nains à la lisière du bois.

Pa et elle dansaient ce pas de deux, menant chacun sa vie dans leur cabane sans même se croiser parfois plusieurs jours durant. Ils ne se parlaient presque jamais. Elle faisait le ménage pour deux, comme une brave petite femme d'intérieur. Elle était loin d'être assez bonne cuisinière pour lui préparer ses repas – de toute façon, il n'était pratiquement jamais là – mais, le plus souvent, elle faisait son lit et la vaisselle, débarrassait la table et balayait. Non pas parce qu'on le lui avait demandé, mais parce que c'était la seule façon de rendre la cabane présentable pour le retour de Ma.

Ma avait toujours dit que la lune d'automne se montrait au moment de l'anniversaire de Kya. Et donc, alors qu'elle ne savait plus à quelle date elle était née, un soir où la lune s'éleva

toute ronde et dorée au-dessus de la lagune, Kya songea : *Je dois avoir sept ans*. Pa n'y fit pas la moindre allusion ; en tout cas, il n'y eut pas le moindre gâteau d'anniversaire. Il ne lui parla pas non plus d'entrer à l'école, et elle, qui n'en savait pas grand-chose, avait trop peur pour aborder le sujet.

Sans aucun doute, Ma allait revenir pour son anniversaire, et donc, le matin d'après la lune des moissons, elle enfila sa robe en calicot et se posta face au chemin. Kya se l'imagina se dirigeant vers la cabane dans sa longue jupe, ses chaussures en alligator toujours aux pieds. Ne voyant personne venir, elle prit la casserole de gruau et marcha à travers bois jusqu'au rivage. Les mains en cornet autour de la bouche, elle rejeta la tête en arrière et lâcha des cris stridents : « Kriou, kriou, kriou. » Des taches d'argent apparurent dans le ciel et fondirent sur la plage, bondissant au-dessus des vagues.

Les voilà. Je sais pas compter assez loin pour toutes ces mouettes et tous ces goélands.

Piaillant et criaillant, les oiseaux de mer tourbillonnaient avant de plonger, voletaient tout près de son visage, et se posaient sur le sable tandis qu'elle leur jetait du gruau. Ils finirent par s'apaiser et entreprirent de se lisser les plumes pendant qu'elle restait assise, les jambes repliées sur le côté. Un gros goéland s'approcha tout près d'elle.

« C'est mon anniversaire », confia-t-elle à l'oiseau.

3.

Chase

1969

Les pieds de la vieille tour de guet abandonnée, rongés par l'humidité, enjambaient le marécage d'où s'élevaient des volutes de brume. Mis à part le croassement des corbeaux, la forêt était plongée dans le silence et semblait attendre quelque chose, tandis que les deux blondinets, Benji Mason et Steve Long, tous deux âgés de dix ans, entreprirent de monter l'escalier détrempé le matin du 30 octobre 1969.

« En automne, il devrait pourtant pas faire aussi chaud, lança Steve en se retournant vers Benji.

– Pas un bruit en plus, à part ces saletés de corbeaux. »

Jetant un coup d'œil entre les marches, Steve s'exclama :

« Waouh ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

– Où ça ?

– Là, regarde. Des fringues bleues. On dirait qu'il y a un type couché dans la boue. »

Benji s'écria : « Hé, vous là-bas ! Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– Je vois bien sa figure, mais elle a pas l'air de bouger. »

Battant des bras, ils se hâtèrent de redescendre et se précipitèrent de l'autre côté de la tour, de la boue verdâtre collant

à leurs bottes. Un homme était étendu là, couché sur le dos, sa jambe gauche saillant de façon grotesque à partir du genou. Il avait la bouche et les yeux grands ouverts.

« Ça alors ! s'exclama Benji.

– Bon Dieu, mais c'est Chase Andrews !

– On ferait mieux d'aller chercher le shérif.

– Sauf qu'on n'est pas censés être dans les parages.

– Ça a plus d'importance maintenant. Sans compter que les corbeaux vont pas tarder à s'intéresser à lui. »

Ils tournèrent la tête en direction des croassements et Steve déclara :

« L'un de nous deux ferait peut-être mieux de rester là pour les empêcher de s'approcher.

– Si tu crois que je vais rester ici tout seul, t'as perdu la boule. Et je te parie cinq cents que toi non plus, tu veux pas rester. »

Sur ce, ils enfourchèrent leurs bicyclettes et pédalèrent de toutes leurs forces sur le sable collant pour regagner Main Street, traversèrent la ville et se précipitèrent à l'intérieur de l'édifice bas de plafond où le shérif Ed Jackson était assis à son bureau dans une pièce éclairée par des ampoules nues suspendues par leur fil électrique. Robuste, de taille moyenne, il avait les cheveux roux, le visage et les bras constellés de taches de son claires, et il feuilletait un magazine, *Sports Afield*.

Sans frapper, les deux garçons franchirent la porte ouverte.

« Shérif...

– Eh, Steve, Benji. Vous m'avez l'air en nage.

– On vient de voir Chase Andrews couché par terre dans le marais sous la tour de guet. On croit qu'il est mort. Il bouge plus du tout. »

Depuis la fondation de Barkley Cove en 1751, aucun homme de loi n'avait étendu sa juridiction au-delà des prairies. Dans

les années 1940 et 1950, quelques shérifs avaient lâché leurs chiens à la poursuite de condamnés en fuite qui avaient trouvé refuge dans le marais, et on en gardait encore deux ou trois au cas où leur flair pourrait être utile. Mais en règle générale, Jackson se s'intéressait pas aux crimes commis dans le marais. Pourquoi empêcher les rats de continuer à s'entretuer ?

Mais là, il s'agissait de Chase. Le shérif se leva et prit son chapeau au porte-manteau. « Montrez-moi. »

Les branches de chêne et de houx sauvage griffaient le véhicule de patrouille sur le chemin de sable. Le shérif était au volant, accompagné du seul médecin de la ville, le Dr Vern Murphy, un type mince et athlétique aux cheveux grisonnants. Ils se balançaient au gré des profondes ornières et la tête de Vern faillit même heurter la vitre. Presque du même âge, les deux vieux amis allaient souvent à la pêche ensemble et il n'était pas rare qu'ils travaillent sur la même affaire. En ce moment, tous deux restaient silencieux en songeant au garçon qui gisait dans le marais et dont ils allaient devoir identifier le corps.

Steve et Benji avaient pris place sur le plateau du pick-up avec leurs bicyclettes et, parvenus à destination, ils bondirent à terre.

« Il est là-bas, monsieur Jackson. Derrière les buissons. »

Ed descendit du camion. « Les garçons, vous attendez ici. » Puis, le Dr Murphy et lui traversèrent l'étendue de boue jusqu'à l'endroit où se trouvait le corps de Chase. Les corbeaux s'étaient envolés à l'arrivée du véhicule, mais d'autres oiseaux et des nuées d'insectes tourbillonnaient au-dessus. La vie dans toute son insolence qui continuait à bourdonner.

« C'est bien Chase, pas de doute. Sam et Patti Love vont jamais s'en remettre. » Toutes ces années, c'était pour Chase,

leur unique enfant, que les Andrews avaient commandé chaque bougie d'allumage, tenu scrupuleusement leurs comptes et préparé chaque vente dans leur concession Western Auto.

Accroupi près du corps, l'auscultant à l'aide de son stéthoscope, Vern prononça le décès.

« La mort remonte à quand ? s'enquit Ed.

– Au moins dix heures, je dirais. Le coroner va l'établir avec certitude.

– Il a dû grimper hier soir alors. Et tomber de là-haut. »

Vern examina brièvement le corps sans le déplacer avant de rejoindre Ed. Tous deux regardèrent les yeux de Chase, qui au milieu de son visage bouffi continuaient à fixer le ciel, puis sa bouche béante.

« Combien de fois j'ai prévenu les habitants qu'un truc pareil risquait d'arriver ! » s'exclama le shérif.

Ils connaissaient Chase depuis sa naissance. Ils avaient vu le charmant bambin grandir jusqu'à se transformer en adolescent avenant. Quarterback vedette de son équipe et coqueluche de la petite ville jusqu'à devenir l'employé de ses parents. Finalement, un bel homme qui avait épousé la plus jolie fille. Et aujourd'hui, il gisait là, dans une solitude aussi ignoble que le borbier alentour. Le coup de faux de la mort qui, comme toujours, jouait les vedettes.

Ed brisa le silence : « Un truc m'étonne quand même. Pourquoi les autres ont pas donné l'alerte ? Ils viennent toujours en bande dans le coin, enfin au moins par deux, pour s'envoyer en l'air. » Le shérif et le médecin hochèrent brièvement la tête de concert, l'air plein de sous-entendus, sachant pertinemment que, bien que marié, Chase était tout à fait capable d'amener une autre fille dans la tour de guet. « Retournons-y voir d'un peu plus près, proposa Ed en levant les pieds plus haut que

nécessaire. Les garçons, vous bougez pas. Allez pas laisser plus d'empreintes. »

Désignant des traces de pas qui partaient de l'escalier et traversaient le borbier pour s'arrêter à un peu plus de deux mètres de Chase, Ed leur demanda : « C'est vous qui avez laissé ces empreintes ce matin ?

– Oui, m'sieur, on s'est pas approchés plus près, répondit Benji. Dès qu'on a vu que c'était Chase, on a reculé. Jusque-là... vous voyez les marques.

– OK. » Ed se retourna. « Vern, il y a un truc qui cloche. Aucune trace de pas près du corps. S'il était avec ses copains ou qui que ce soit, une fois qu'il est tombé, ils se seraient précipités autour de lui, ils se seraient agenouillés à côté. Pour voir s'il était encore en vie. Tu as vu comme on laisse des empreintes profondes dans cette boue, eh bien, il y en a pas d'autres. Aucune en direction de l'escalier ni en sens inverse, et pas plus autour du corps.

– Alors, il était sans doute seul. Ce serait une explication.

– Eh bien je vais te dire ce qui justement s'explique pas. Où elles sont, ses empreintes à lui ? Comment Chase Andrews a pu prendre ce chemin, traverser cette boue jusqu'au pied de l'escalier pour grimper tout là-haut sans laisser la moindre trace de pas ? »

4.

À l'école

1952

Quelques jours après son anniversaire, seule et pieds nus dans la boue, Kya se pencha pour observer un têtard auquel étaient en train de pousser ses pattes de grenouille adulte. Soudain, elle se releva. Un moteur peinait dans le sable au bout de leur chemin. Personne ne venait jamais en voiture par ici. Elle entendit ensuite des gens qui parlaient – un homme et une femme – et leurs voix traversaient les bois. Kya courut se mettre à l'abri des buissons, d'où elle pourrait voir qui s'approchait mais aussi trouverait le moyen de s'enfuir si nécessaire. Comme Jodie le lui avait appris.

Une femme de haute taille descendit de voiture, chancelant sur ses hauts talons comme Ma sur le chemin sablonneux. C'étaient sans doute les gens de l'orphelinat, venus pour l'emmener.

Je suis sûre que je cours plus vite qu'elle. Avec des chaussures pareilles, elle va se casser la figure. Kya resta embusquée et regarda l'inconnue gravir le perron jusqu'à la porte à moustiquaire de la véranda.

« Hou, hou, il y a quelqu'un ? Je suis chargée de faire respecter la loi, et je dois conduire Catherine Clark à l'école. »